

BERNARD ANDRÈS, *L'humour des poilus canadiens-français de la Grande Guerre*, Québec, PUL, 2018, 171 pages

Daniel Gomez

Volume 13, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2019). Compte rendu de [BERNARD ANDRÈS, *L'humour des poilus canadiens-français de la Grande Guerre*, Québec, PUL, 2018, 171 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 28–28.



suite de la page 27

gine, même pour obtenir un emploi dans la fonction publique, il fallait verser un pot-de-vin. Il y a eu certes de nombreuses enquêtes sur la corruption à Laval, mais les circonstances firent en sorte que pas une n'a abouti. «L'analyse des contrats octroyés sur une période de cinq décennies laisse à penser que de sa création en 1965 jusqu'en 2013, Laval n'a jamais connu de période où la collusion était absente des contrats de travaux publics» (p. 247).

La particularité des crimes commis par l'administration Vaillancourt tient au fait qu'ils ont été dirigés depuis les hautes sphères de l'administration municipale : directement dans le bureau du maire et des plus hauts dirigeants de la Ville, derrière des portes closes (p. 179). Les enquêteurs estiment qu'une vingtaine de compagnies ont reçu au moins 85% de tous les contrats de la ville de Laval sous l'ère Vaillancourt. Il fallait payer en argent comptant une «dime» de 2%. Une bonne partie de cet argent alimentait la caisse du PRO. Les auteurs décrivent avec minutie les méandres du système Vaillancourt de contrats et ristournes en usages à l'hôtel de ville de Laval. La lecture de toute la mécanique donne le vertige. Le commun des mortels peine à imaginer la quantité d'argent qui a

Le maire de la ville est craint, mais il est aussi beaucoup aimé. Il cultive l'image d'un homme simple, très proche des citoyens. Il a, par exemple, toujours veillé à garder le plus bas possible le taux d'imposition foncier. Actuellement, on le qualifierait de populiste.

pu circuler dans des enveloppes ou des valises et dans des endroits les plus insolites. Les nombreux acteurs reliés à ce ballet sont également impliqués dont bien sûr, Tony Accurso. On parle aussi un peu de Lino Zampito. Les entrepreneurs semblent avoir été gagnants puisque les auteurs nous disent que dans les autres villes les marges de profit des entreprises visaient les 10% alors qu'à Laval elles pouvaient atteindre plus de 30%. Et les taux d'évaluation foncière étaient très raisonnables pour la grande majorité des citoyens. Somme toute, tout le monde semblait gagnant...

Finalement, après une vingtaine d'années de fraude connues, le monarque est tombé. Il était tellement persuadé de son invulnérabilité que jusqu'à la fin il proclamera son innocence. Finalement, ce n'est qu'à la toute fin de son bref séjour carcéral, lors de son passage devant la Commission des libérations condition-

nelles, qu'il reconnaîtra avoir été aveuglé par le pouvoir, par un grand besoin de reconnaissance, par sa réussite et les succès qu'il obtenait (p. 282). Voulait-il se gagner les faveurs de la commission ou son aveu était-il sincère? Difficile à répondre, le diagnostic correspond cependant bien au personnage. ❖

BERNARD ANDRÈS

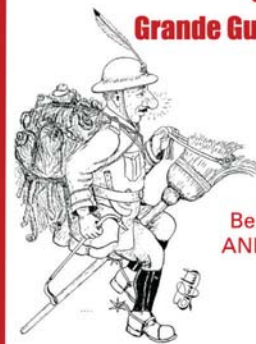
L'HUMOUR DES POILUS CANADIENS-FRANÇAIS DE LA GRANDE GUERRE

Québec, PUL, 2018, 171 pages

Bernard Andrès est un littéraire (romancier) et historien. Dans cet essai, il s'attarde sur ce qu'il nomme : la «Grande Guerre» des Canadiens français (1914-1918). Il veut savoir plus précisément comment l'humour des soldats venus du Québec leur a permis de survivre psychologiquement au conflit dans lequel leur vie était en jeu, conflit qui a mis également leur patriotisme à l'épreuve. Il faut noter d'emblée que l'auteur semble s'être beaucoup inspiré de l'ouvrage : «Les Aventures du brave soldat Svejk», écrit dans les années 1920, pendant la Grande Guerre, par Jaroslav Hasek. Sur le mode de l'absurde et du grotesque, Hasek y relatait les pérégrinations de Josef Chvéik, un Tchèque vivant à Prague à l'époque de cette guerre. Andrès mentionne plusieurs fois cet ouvrage qui connut un succès mondial, tant par ses caricatures que par l'humour absurde de son héros et par sa dénonciation de la guerre. L'essai de monsieur Andrès tourne autour des mêmes thèmes, mais, à mon avis, il y a peu de risque qu'il atteigne, ne serait-ce qu'une petite partie de la notoriété du brave soldat Chvéik.

Le professeur d'histoire soutient, dans ce petit ouvrage, que les soldats canadiens-français, les Piou piou, comme il les nomme, souffraient d'un patriotisme mitigé, pris qu'ils étaient entre l'Angleterre, ancienne puissante conquérante et la France. C'est en partie une «distance ironique» à l'égard de la hiérarchie militaire qui leur a permis de se moquer des brimades et de la mort qui les guettait. Ces «poilus» CF manifestaient plus exactement une forme particulière d'humour, comparativement à d'autres combattants. Cette «constante identitaire» tourne autour d'un sens de la dérision et de l'autodérision. Elle revêt un caractère particulier quand elle se déploie à l'intérieur de son propre camp et que ce sont les supérieurs, ou l'Angleterre, qui en font les frais. Andrès relie cette particularité à une situation coloniale et à l'ambivalence des allégeances des CF, pris entre Londres, Paris et Québec. Pour arriver à ces conclusions, il a exploré ce qu'il nomme le «corpus» de la Grande Guerre, à

L'HUMOUR des Poilus canadiens-français de la Grande Guerre



Bernard
ANDRÈS



partir des écrits de huit auteurs. Il parle ainsi, entre autres, de l'allégeance des soldats, de la langue de communications, du rapport avec la France, du comportement au combat, de réponse aux pressions des supérieurs. Il conclut que les CF réagissent à tout ça par une forme particulière d'esprit de corps, par un type d'esprit : «l'humour armé». Ceci se manifeste par : une distance critique vis-à-vis de la guerre, de la «malice souriante», par l'humour noir du poilu dans les tranchées. C'est une guerre des autres vue d'en bas où chacun a son récit, non pas un grand rire, mais des sourires en coin.

L'auteur se sert ensuite d'un feuilleton de l'époque à caractère pamphlétaire : *Une unité canadienne*, afin d'y receler une forme d'humour plus proche du sarcasme. Ce feuilleton signé était produit par Moïse Ernest Martin et Joseph Lavoie. Les auteurs œuvraient tous deux en milieu hospitalier. Ils se livraient dans leurs écrits à «une suite décousue de pointes et de persiflages, une mosaïque de portraits et de faits divers mis en scène comme des sketches ou des saynètes.» p. 85. Leur humour est plus proche du cynisme. Les caricatures et les textes ont pour vocation d'en découdre avec les autorités qui les ont brimés durant la guerre et qui récoltent les honneurs de celle-ci. Cela sera inséré dans la presse montréalaise, dans l'hebdomadaire *Le Canard*. Tout ceci sous forme anonyme, bien sûr.

Daniel Gomez

Chef de pupitre, politique